

ECRIRE !... DIT-ELLE...

L'écriture serait redevenue presque soudainement une préoccupation ministérielle. "Il faut leur apprendre à écrire". Qui oserait manifester son désaccord face à cet objectif ? Alors écrivons !

Mais quoi ?

Et pourquoi ?

Et à qui ?

Et comment ?

Vertiges interrogatifs dignes de Woody ALLEN qui nourrissent les numéros 3, 4 et 5 de Recherches. C'est dire si nous estimons le problème à sa juste valeur.

L'écriture est d'abord un des lieux communs de la parole enseignante. Toujours les mêmes constatations ; le lamento des arrières-salles de profs ("ils ne savent pas s'exprimer", "leurs textes sont d'une pauvreté... et mal construits par-dessus le marché", "quel vocabulaire indigent...") ; les soupirs sentencieux des antichambres d'examen ("quel désastre !", "que feront-ils lorsqu'il s'agira d'écrire à un patron..."). A quand le hara-kiri collectif ?

Il faut dire que l'écriture est bien l'alpha et l'omega du cours de français ; errons dans divers cahiers de classe : s'y côtoient farouchement rédactions, dissertations, essais, textes libres, exercices d'imitation. Vogue la plume ! Même les scories libertaires de multiples pédagogies gauchistes n'ont pu entamer ces bastions de l'école de la République. A peine ont-ils bousculé quelques contenus (malgré tout, à cette rentrée, mes mômes ont encore eu à raconter leurs vacances ; quel souci pour les parents que de prendre soin - de varier les ports d'attache et les distractions de juillet-août pour épater le maître d'écriture).

On me rétorquera que ces remarques peu originales ne sauraient faire oublier que les ombres menaçantes de l'écrit planent constamment autour de nous et qu'il convient de "pouvoir se les approprier". L'écrit régale la vie quotidienne du citoyen (papiers d'identité, diplômes, lois, codes divers, contrats de travail, tracts), organise les échanges sociaux (formulaires, règlements, statuts), structure la vie politique

et religieuse en même temps que la morale. L'étiquette comme le journal, le graffiti comme la revue spécialisée, le livre de recettes comme l'ouvrage philosophique témoignent de la prolixité scripturale de la galaxie Gutenberg.

Mais qui écrit ? Qui l'ose ? Qui l'accepte ? Si l'écriture est obligatoire, administrative par exemple, elle sera peu souvent considérée comme véritable écriture. Si elle devient ludique, créative, elle a du mal à échapper aux rites de la carte postale. Madame de Sévigné est morte du téléphone et bon nombre d'élèves de l'enseignement technique court répètent à l'envi qu'on ne monte pas un circuit électrique avec un stylo. Signe du temps ? Ainsi même si la présence sociale est imposante, l'usage social s'avère restreint ; sans doute encore de la ségrégation sous roche.

Quelques questions parcourent les quatre articles qui suivent - à quoi ça sert d'écrire à l'école ? Et corrélativement, quel sens ça a d'écrire à l'intérieur de l'institution scolaire ?

- et le désir d'écrire. Ce désir est-il présent, décelable chez les élèves ? Comment le saisir, comment accepte-t-il de se laisser entrevoir. Faire l'impasse sur cet éventuel désir, n'est-ce pas retourner à des exercices détournés de l'affectivité de l'élève, donc morts ? Est-ce que les examens ne demandent pas que des écrits morts ?

- Ecrire, est-ce produire (autonomie, mise en jeu de l'imaginaire), ou reproduire (données déjà construites à reconstruire) ?

- Quelles sont les limites de l'investissement pédagogique de chacun d'entre nous ?

- quelles évaluations (institutionnelles, affectives, idéologiques) appellent nos pratiques ?

Surtout ne pas trop s'attendre à des réponses (les numéros seraient plus chers) ; mais des directions ! Pour essayer de ne pas se perdre en chemin.

B. CUINIER